

où elle avait ses entrées, Auroro Gregorovna Müller, née Strogonsky, aimait infiniment la conversation de sir John, un homme si comme il faut et si profondément monarchiste, qu'on pouvait lui confier tous les petits secrets du palais.

Or, justement ce jour-là, le général Pankratief venait de monter à son salon et de lui annoncer que le juif Aaron s'était décidé à faire des aveux qui, probablement, mettraient sur la voie de l'astrop fameuse imprimerie clandestine, où se fabriquaient les pamphlets si insolents contre Sa Majesté.

— Quel bonheur que ce misérable juif soit enfermé, il faudra bien qu'il parle, s'écria la comtesse.

— Et qu'il dise la vérité cette fois, ajouta Pankratief.

— En effet, il est sujet à exultation, remarqua sir John, n'était-ce pas lui qui avait indiqué comme local choisi par les révolutionnaires, les environs du Ministère de l'Intérieur ?

— Le Ministère lui-même, les caves placées juste sous les pieds de la commission de la 3^e section, dont j'ai l'honneur de faire partie, gronda l'invalido, c'est pour cela qu'il a été mis en prison, et certes cette accusation mensongère méritait d'être punie.

— Certes ! c'est tout simplement une infamie, fit sir John.

— Ayant pour but de discréditer une des meilleures institutions de la Russie, reprit Auroro Gregorovna.

— Une institution qui... mais qu'est-ce donc que ces cris, ce coup de feu sur le quai, s'écria tout à coup l'invalido en se précipitant vers la fenêtre.

— Un boutehnik blessé, un cheval abandonné, une voiture lancée à fond de train, la voiture du général des gendarmes, Dieu tout puissant que se passe-t-il, s'exclama le docteur.

— Ce sont les chevaux du général Drentheln qui auront pris le mors aux dents et qui s'emportent, il n'y a personne dans la voiture, remarqua le général.

— Le boutehnik aura été renversé en voulant arrêter le cheval échappé, un beau cheval, celui peut-être d'un officier supérieur.

— Drentheln ne poursuivrait pas un cheval.

— Les glaces de sa voiture sont brisées, son équipage est arrêté, voici les quartelniki qui l'entourent, Drentheln se dirige vers le palais, c'est incompréhensible.

— Je vais voir ce qui se passe et offrir les secours de mon art à notre excellent ami, s'il en a besoin, fit le docteur qui, depuis un moment, avait vu disparaître dans le lointain son propre traîneau dans lequel Bogdanof fuyait à toute bride après avoir manqué son coup.

— Je pars avec vous, s'écria le général de la 3^e section, il y a quelque mystère là-dessous.

Et, en effet, les versions les plus étranges circulèrent pendant toute la soirée ; ce ne fut qu'en lisant le lendemain la « Gazette officielle » que la population sut enfin la vérité ou du moins une partie de la vérité.

Sorti à une heure après-midi de chez lui, pour se rendre à la forteresse, le brave Drentheln arrivait à la hauteur du quai de la Néva quand un jeune homme, monté sur un magnifique cheval anglais, s'arrêtant brusquement auprès de sa voiture, tira presque à bout portant un coup de revolver sur le général, et, voyant qu'il l'avait manqué, tourna bride et partit au galop.

Alors, avec le plus grand sang-froid, le commandant des gendarmes ne doutant pas qu'il n'eût affaire à un Nihiliste, avait ordonné à son cocher de se lancer à sa poursuite à fond de train.

Un instant il avait même espéré le rejoindre, car la monture

de l'assassin faiblissait, mais arrivé à la hauteur de l'hôtel Müller et après avoir blessé grièvement un boutehnik qui voulait se jeter à la bride de son cheval, celui-ci avait mis pied à terre et, sautant dans un traîneau de louage arrêté sur le quai, avait disparu sans qu'il fut possible de retrouver ses traces.

CHAPITRE XII

FRÈRE ET SŒUR

L'insuccès providentiel de la tentative d'assassinat commise sur la personne du brave général Drentheln, auquel de glorieux services rendus par lui dans la dernière campagne de Bulgarie, avaient valu l'estime particulière de l'Empereur, les sympathies de l'armée et celles du peuple, exaspéra les chefs du parti nihiliste auquel elle faisait perdre la faveur de l'opinion, et dont elle détachait singulièrement l'élément militaire sur lequel ils avaient fondé de si grandes espérances.

Trop engagés dans le crime pour être encore accessibles au repentir, les différents comités, devenus d'autant plus féroces qu'ils se sentaient plus affaiblis, résolurent de couronner leurs attentats par un crime plus odieux encore, qui, en jetant la terreur et le désordre dans la société, pourrait seul favoriser l'exécution de leurs monstrueux desseins.

La sommation adressée si insolentement par le comité de Pétersbourg à celui qu'ils appelaient monsieur Alexandre, étant demeurée sans effet comme sans réponse, il fut arrêté définitivement dans le salon du baron Guntervald que dans un bref délai, l'Empereur serait assassiné.

Nubius, Ignotus, Vindex, Doctor et la Pikovaia Dame désignés spécialement pour assurer le meurtre et en fixer le jour, tinrent à ce sujet de nombreuses réunions, tantôt chez Vindex au Gastinoï dvor, tantôt chez Tarakanof dont le logement à plusieurs issues se prêtait admirablement aux conciliabules de cette nature.

De leur côté l'italien Menotti, l'avocat Pscholsensky, le sénateur Vasili Sabourof et l'ex-colonel des fédérés de la commune furent chargés de donner le mot d'ordre à tous les chefs de centres, et de s'entendre avec tous les comités répandus dans la Russie, pour qu'au moment même où le tsar tomberait sous la balle ou le poignard d'un infâme scélérat, des meurtres, des incendies, des émeutes, des scènes de pillage et des violences éclatant sur cent points à la fois, terrifiassent la population et empêchassent les paysans indignés de se ruer sur les assassins.

On comprend facilement les immenses difficultés, les dangers sans nombre que présentait un aussi infernal complot pour être mené à bonne fin, les mille détails dont ses organisateurs se trouvaient surchargés, les dépenses considérables qu'il nécessitait.

Beaucoup de petit nobles, d'avocats, de fils de prêtres, d'étudiants étaient prêts à payer de leur personne, fort peu de leur bourse ; ceux qui se mêlent de faire des révolutions, ne sont en général riches qu'en dettes et ne risquent leur vie ou leur liberté, au nom du bien public, que pour se procurer la fortune et les jouissances qu'il s'en promettent.

Tel était le cas de presque tous les membres du comité de Saint-Petersbourg qui, en dehors de la pauvre comtesse, si bien enlacée dans leurs filets et déjà presque aux trois quart ruinée, ne pouvaient pas sérieusement compter sur les secours efficaces de quelques grandes dames, révolutionnaires en théorie, mais très conversationnelles du moment qu'il serait fait appel à leur bourse.

Fœdora elle-même, moins surveillée depuis quelques jours par sa terrible amie, et épouvantée plus encore par l'énormité